

T R E Y T E L

Au début du XX^e siècle, la vie familiale favorisait les soirées au coin du feu où les aînés racontaient aux plus jeunes les histoires du passé. Ainsi se transmettaient d'une génération à l'autre les souvenirs de petites communautés qui ne font l'objet d'aucun récit publié.

Mais de nos jours, les familles s'agrandissent et se dispersent. Les aînés s'en vont, et avec eux s'envolent nos souvenirs et nos traditions.

C'est donc à la nouvelle génération que s'adresse ce petit rappel historique sans prétention, que chacun pourra compléter au gré de sa mémoire.

* * *

Dès la préhistoire, les rives nord du Lac de Neuchâtel ont attiré les touristes et les traces d'habitats sont nombreuses. Ainsi a-t-on découvert, au nord de la Loge, une série de menhirs (pierres levées) dont l'un, celui du centre, présente en son sommet des traces de taille représentant les traits d'un visage humain. On n'en connaît pas d'autres exemplaires et l'on pourra admirer cette pierre au nouveau musée d'archéologie à Monruz. Ces menhirs sont provisoirement datés du quatrième millénaire.

* * *

Plus près de nous, Treytel a l'honneur de donner son nom à une station néolithique du bronze final. C'est en effet l'archéologue Paul Vouga qui eut l'idée de prendre des photographies aériennes du site et qui découvrit les stations de Chauvigny et de Treytel. Certains d'entre nous se rappellent avoir déplacé, avec oncle Auguste, les vieux morceaux d'une meule néolithique près du petit pont du môle. De même avons-nous fait chauffer la colle puante sur le petit potager de l'atelier situé sous la terrasse et destiné à conserver les nombreux outils néolithiques récupérés dans la vase: pierres et manches de pioche, fibules et autres fragments. Lors du bain, il fallait faire attention de ne pas s'éventrer sur les innombrables pilotis pointus à l'ouest du môle. A part les anciennes photographies, il n'en reste plus de trace – les basses eaux ayant anéanti tous ces vestiges –, et la collection d'oncle Auguste a été donnée au musée.

* * *

Le plus proche vestige romain est à Plan Jacot. Si j'en parle, c'est pour introduire la question de l'étymologie du nom de Treytel. On sait bien en effet que la plupart des lieudits qui commencent par Trey ou Trois dérivent du latin Trans, c'est-à-dire "au-

delà de", et cela toujours par rapport au chemin principal venant de Rome. Ainsi, Trois-Rods provient de Trans Arosam, au-delà de l'Areuse. Il en serait de même pour Treytel, qui proviendrait de trans et tel, mot du vieux français désignant un tilleul, soit au-delà du tilleul. Peut-être aussi, selon J.-P. Michaud, par rapport à la petite colline de Chauvigny. La plus ancienne mention du lieudit de Treytel remonte à 1582.

* * *

Pendant tout le Moyen-Âge et l'époque contemporaine, la rive de Treytel semble avoir été inhabitée, car elle était marécageuse et, par conséquent, insalubre. Il faut en outre s'imaginer que le niveau du lac était plus élevé qu'aujourd'hui, de près de trois mètres lors des inondations, rassemblant en une seule nappe d'eau les trois lacs jurassiens. Ainsi peut-on fixer le rivage moyen à la hauteur de l'ancien quillier, c'est-à-dire au niveau des petites sources actuelles.

Toutefois, deux éléments allaient bientôt mettre ces terres en valeur: la présence d'une source tout d'abord, puis la correction des eaux du Jura.

La source est donc située au pied de la Grande maison et se trouve au fond du vallon de Treytel. Une grande chambre de captage construite en 1878 permettait d'approvisionner la maison d'abord manuellement, puis avec une pompe monocylindre toujours en place, mais hors service depuis la liaison à la source de Néverin. La source de Treytel porte le n° 35 du casier cantonal des sources. Elle est considérée comme très régulière avec un étiage très favorable.

Les premiers habitants

L'implantation des premiers habitants de Treytel est liée aux circonstances familiales de Laurent-Jules-Gustave, comte de Truguet. Né le 12 janvier 1821 à Paris, il est le fils de Jean-François Truguet (1752-1839), amiral et homme politique sous Napoléon. Il commence une activité diplomatique et épouse en 1843 une demoiselle Campbell. Il s'en sépare en 1848 et s'éprend d'une demoiselle Estelle-Florentine Rousselot, parisienne d'origine bretonne, qui va lui donner deux enfants, Gustave Frank, né le 25 février 1849, et Frank Gustave, né le 22 janvier 1850. Comme la situation n'était pas réglée avec sa femme, il n'était pas convenable de rester ainsi à Paris avec sa maîtresse et ses enfants. Il décide donc de s'expatrier, d'autant plus qu'il voulait quitter le tourbillon parisien pour gagner une retraite tranquille.

Il semble que le choix de Treytel trouve son origine chez son valet de chambre F. Mellier qui, originaire de Bevaix, ne cessait de lui vanter son lac et sa contrée. Toujours est-il que Truguet demande aux autorités de Bevaix, en mars 1850, de lui accorder un permis de séjour. Après quelques difficultés liées à ses particularités familiales, il l'obtient le 24 août et s'installe dans une vieille ferme qu'il restaure pour y abriter sa nouvelle famille et ses domestiques.

La première bâtisse

Figurez-vous une maison très simple, à toit de tuiles, à murailles blanches, à fenêtres tournées vers le lac, se composant d'un rez-de-chaussée et d'un étage, avec un hangar pour le bûcher et une cabane de bois pour les filets ou engins de pêche.

C'est ainsi que la décrit Théophile Gautier en mai 1858.

Le bâtiment est enregistré le 11 novembre 1856 au registre d'assurance contre l'incendie: construction nouvelle avec couverture de tuiles, 1^{ère} classe, ayant rez-de-chaussée et un étage, l'extérieur en pierre, renfermant habitations, cave, grange et écurie. Longueur: 96,5 pieds, largeur 23 pieds (28,5 m x 6,7 m).

C'est bien la bâtisse qui figure sur la lithographie ci-contre.

Ajoutons que les lopins de terre et marécages acquis par Truguet s'étendaient au sud du chemin tendant de Neuchâtel à Lausanne, entre "Les Platanes" et "Chauvigny".

Truguet va ainsi partager son temps pendant vingt-deux ans entre Paris et Treytel, où il mène la vie d'un gentleman-farmer grand amateur de pêche.

Théophile Gautier

Au cours de l'un de ses nombreux voyages, Théophile Gautier décide de passer par la Suisse et d'écrire une série de sept articles qui parurent dans le Moniteur universel sous le titre général « Ce qu'on peut voir en six jours ». Le premier article, publié le 29 mai 1858, s'intitule « Le lac de Neuchâtel » et dépeint avec originalité et vivacité son arrivée par le Val-de-Travers et sa visite chez un ami *"qui s'est retiré du tourbillon parisien pour se bâtir, au bord du lac de Neuchâtel, une retraite philosophique où nous avons promis de lui rendre visite."*

Après avoir décrit le trajet de Neuchâtel à Treytel dans le phaéton de son hôte, il dépeint la propriété et termine : *"Une source limpide et claire bouillonne à deux pas et va se perdre dans le lac."*

Voici le témoignage de Gustave Rousselot :

"(...) Mais je m'en souviens encore comme d'hier même. Lorsque Théophile Gautier, au vieux Treytel d'alors, chez son excellent ami le comte Truguet, alla au bord du lac, à l'endroit où la source se jetait dans le petit port de pêche, il contempla longuement, de là, tout l'horizon splendide, du lac au Mont-Blanc... Et je le vois encore, debout, avec sa face léonine, la chevelure-crinnière rejetée en arrière « à la 1830 », admirant ce tableau de la nature."

C'est là que Gautier composa le poème « La Source », qui entra dans le recueil « Émaux et Camées » dans sa troisième édition de 1858.

La source

Tout près du lac filtre une source
Entre deux pierres, dans un coin:
Allègrement l'eau prend sa course
Comme pour s'en aller bien loin.

Elle murmure: Oh ! Quelle joie
Sous la terre il faisait si noir !
Maintenant ma rive verdoie,
Le ciel se mire à mon miroir.

Les myosotis aux fleurs bleues
Me disent: Ne m'oubliez pas !
Les libellules de leurs queues
M'égratignent dans leurs ébats;

A ma coupe l'oiseau s'abreuve;
Qui sait ? Après quelques détours
Peut-être deviendrai-je un fleuve
Baignant vallons, rochers et tours.

Je broderai de mon écume
Ponts de pierre, quais de granit,
Emportant le steamer qui fume
A l'océan où tout finit.

Ainsi la jeune source jase,
Formant cent projets d'avenir;
Comme l'eau qui bout dans un vase,
Son flot ne peut se contenir;

Mais le berceau touche à la tombe;
Le géant futur meurt petit;
Née à peine, la source tombe
Dans le grand lac qui l'engloutit !

Les nouveaux habitants

Le comte Gustave Truguet meurt à Treytel le 18 mars 1872. Il est enterré à l'ancien cimetière de Bevaix. Sa compagne Estelle Rousselot va habiter Bevaix où elle s'éteint en 1921. Frank et Gustave Rousselot héritent formellement de la propriété le 16 septembre 1873 et la vendent en 1875 à M. Alfred de Coulon-de Pierre, tout en conservant une bande de terrain en ouest où ils font bâtir deux petites villas mitoyennes. Les deux frères les habiteront pendant une vingtaine d'années, puis les mettront en vente. Frank décède en 1925 et Gustave en 1936. On voit encore sur le linteau des portes en taille jaune: FR et GR. Ce sont probablement les héritiers d'Alfred qui ont acquis les deux villas en 1936.

Léopold-Alfred-Auguste de Coulon, né en 1836 et décédé en 1897, est banquier à Londres, où il vit avec sa femme Léonie née de Pierre et sa nombreuse famille. Alfred exploite avec son cousin Albert la Banque Coulon & Cie à la Great St. Helen's Place, Bishops Gate Street, et habite à "White House", dont une photographie est au fumoir, représentant tous les enfants déguisés en moines et en nonnes pour une soirée.

Oncle Eugène m'a raconté qu'Alfred de Coulon avait eu son heure de gloire à Londres car il avait réussi de très belles opérations en bourse. Toutefois, il avait subi plusieurs revers qui avaient entraîné la fermeture de la banque vers 1879. L'argent qu'il avait investi à Treytel peu avant cette date a été sauvé de la catastrophe. Beaucoup plus tard, vers 1899, Eugène s'est rendu à San Francisco, dans la Banque Berthoud et Cie, pour tenter de récupérer des anciennes créances de la Banque Coulon.

Le 29 août 1877, alors que la famille Coulon passait l'été à Treytel, au bord de l'eau, un incendie ravagea l'immeuble. A plusieurs reprises, j'ai entendu les enfants d'Alfred raconter que c'étaient les chiens de chasse d'Alfred dont on avait frotté le pelage avec un peu d'alcool à brûler pour le rendre luisant qui s'étaient enflammés près du poêle, avaient parcouru l'étage fous de douleur et avaient mis le feu partout. Il ne restait rien de la bâtisse sauf le réduit est.

Alfred fit dès lors construire par M. William Mayor, architecte à Neuchâtel, la somptueuse demeure actuelle avec la loge.

Selon Evelyne, l'avant-dernier enfant d'Alfred, née en 1885, Alfred et Léonie sont venus se fixer définitivement à Treytel à la fin de la construction du nouveau bâtiment, soit en 1881. Agnès est née à Trois-Rods en attendant l'emménagement. M. et Mme de Coulon ont amené d'Angleterre tout leur "staff", qui comprenait cocher, jardinier, cuisinière, femme de chambre et nurse, de manière à conserver la vie à laquelle ils étaient habitués. D'où la dénomination anglaise de la plupart des locaux. Le déménagement n'a pas dû être simple. Les Alfred n'ont pas voulu se séparer non plus de Polly, une jument alezane déjà vieille, que les plus jeunes des enfants adoraient. A tel point qu'à sa mort, les petites filles ont mis un crêpe à leurs chapeaux, ce qui a fait dire aux gens de Bevaix que quelqu'un avait dû mourir dans la famille.

Le 10 septembre 1885, on avait convoqué à Treytel les docteurs Vouga et Ernest de Reynier pour aider Madame de Coulon à mettre au monde son douzième enfant qui tardait à apparaître. Comme la naissance se faisait attendre, les deux amis furent

invités à patienter au fumoir où ils pouvaient fumer, boire et se raconter des gaudrioles (sic, Vlyvly) quand, au matin, on les appela car le moment était arrivé. Était-ce la boisson, le manque de sommeil, l'absence de bonne lumière, mais ces deux docteurs annoncèrent qu'un garçon était arrivé. Les grands frères partant à sept heures pour le collège à Neuchâtel, on leur dit d'annoncer aux grands-parents de Pierre qu'un petit Ernest était bien arrivé... Depuis lors, chaque fois que le Dr Vouga rencontrait Vlyvly dans la rue, il lui disait "Bonjour Ernest", ce qui la mettait en fureur.

La vie à Treytel au début du siècle

Pour tenter de sauvegarder quelques éléments de la vie de nos grands-parents, j'avais demandé à Vlyvly d'écrire quelques souvenirs. Je les transcris tels quels.

Les jeunes vivaient à la nursery, mais prenaient leur lunch à la salle à manger le dimanche. A cinq heures du soir, tout le monde se réunissait au fumoir, chacun à sa place, devant son tiroir, à la grande table où se trouvaient les ouvrages divers pour Noël. Papa nous lisait les Walter Scott, les Fenimore Cooper et autres. Douche froide chaque matin. Un bain chaud toutes les semaines. En été, les baignades au lac dès que l'eau avait 14 degrés, mais dès que l'on avait commencé, on ne pouvait plus s'arrêter. En hiver, le patinage. L'étang gelait chaque hiver et tous les après-midi, on se lançait à corps perdu dans des essais multiples qui se terminaient en chutes innombrables. Quelquefois, maman et ses soeurs se faisaient traîner dans le traîneau à deux places. En été, c'était le tennis, un des premiers de la région, qui avait beaucoup d'amateurs dont Papa, qui était un fervent tennisman.

Certains jours de l'année étaient attendus avec la plus vive impatience.

Noël, la plus belle des fêtes. La veille, un arbre immense dans le fumoir. Tout le personnel est présent, et en plus le boulanger, le facteur, le boucher, l'épicier de Bevaix avec leur famille. Après cela, dîner dans le hall pour tous pendant que nous sommes à la salle à manger. A la fin du repas, bal dans le hall où tout le monde prend part.

Premier janvier. Dîner à une heure chez oncle Paul avec une petite enveloppe pour chacun contenant une pièce d'or.

Premier mars. Grand dîner à Treytel où sont conviés tous les parents et cousins germains. Dodo fit une fois des menus charmants représentant la belle Helvétie donnant un coup de pied au Roi de Prusse. La plaisanterie ne fut pas goûtée par tous.

L'ascension. Grand branle-bas, paniers contenant un pic-nic copieux et tous se trouvent au bord du lac où le drapeau hissé au bout de la jetée invite le bateau à vapeur à s'arrêter. C'est à Estavayer qu'on s'arrête. Visite du château, de l'Eglise, du couvent qui nous impressionne parce qu'on entend chanter les religieuses derrière un rideau épais. L'idée de ce cloître dont on ne sort plus fait peur.

Une fois dans l'année, journée pic-nic au Roc très appréciée parce qu'on nous donne de la crème fraîche. Une fois aussi à la Tourne où Maman possédait la Tablette, domaine de Pierre, et puis aux gorges de la Reuse, Creux du Van et montagne de Boudry. Chaque année, oncle Paul nous invitait à passer une journée à Chaumont, et plus tard, quand nous fûmes plus âgées, c'était un séjour avec force jeux et croquet baladeur.

Il y eut le mariage d'Alice qui fut un événement parce que le premier à Treytel. C'était je pense en 1892, puis celui de Cla avec toutes les préparations d'un mariage neuchâtelois. Dîner de fiançailles, puis, un certain dimanche, arrivée de la "corbeille de noces", une grande malle contenant des trésors pour nous les enfants peu habitués à un tel débordement, bijoux, bagues, collier diamants et perles, un éventail en écaille et en plumes d'autruche, tout un set pour table à coiffer en ébène et initiales d'argent et pour terminer, du tissu pour la robe de mariée, un autre de foulard rouge et blanc et un troisième de satin noir. Toutes ces merveilles parsemées de boutons de roses.

En 1906, retour du frère d'Amérique et aussitôt vie intense à Treytel. Eugène loue trois chevaux pour Cla, Do et lui-même. Il organise des chasses au renard suivies par de nombreux amis dont les Borel du Château de Gorgier ... Quelle belle vie ! Plus tard des tournois de tennis dans les campagnes environnantes qui se terminent par des soirées dansantes.

Puis Agnès se marie à son tour et Do commence ses études de chant à Dresde. Elle nous ramène de nombreux amis des deux sexes. Après un arrêt causé par une forte laryngite qu'elle soigne à Lugano, elle reprendra ses études à Cologne puis à Paris. Do est la seule qui ait désiré faire son temps de pension. Aucune des autres ne voulut quitter Treytel, mais un jour que nous avons été plus insupportables que d'habitude avec notre institutrice Mlle Moser qui avait remplacé la Puce (Mlle Fullenwarth) et que nous détestions et craignons parce que nous la sentions déséquilibrée, Papa nous fit venir et nous déclara que tout devait changer ou que nous irions chacune en pension en Allemagne. Et nous, d'un seul coeur (sic) nous avons crié que nous préférions la pension. Cela fit réfléchir mes parents qui en parlèrent au Dr Vouga, l'ami de la famille, qui fut étonné de notre réaction générale et comme il advint quelques jours plus tard que Mlle Moser qui avait demandé à passer la journée à Lausanne n'était pas rentrée le soir et à son arrivée le matin déclarait à Maman que dans la salle d'attente à Lausanne, alors qu'elle attendait le train un homme l'avait violée, tout ceci fit que le Dr Vouga l'examina et lui posa quelques questions qui obligèrent mes parents à la faire partir. Elle n'aurait jamais dû s'occuper de jeunes.

Histoires de famille

Des treize enfants d'Alfred et Léonie, il faut rappeler que lors d'une épidémie de scarlatine, Edward dit Ted est décédé vers six ans et Louis, le troisième des garçons, est resté sourd. La seconde fille, Emily est morte jeune tandis que Daisy décédait vers vingt ans. Il restait ainsi dix souches.

Alfred a été assez vite atteint par la goutte. On disait qu'il était podagre. Il est décédé à Treytel en 1897 à l'âge de 61 ans. Dès cette époque, Paul de Coulon, pasteur à Corcelles qui était sans postérité s'est beaucoup occupé de ses dix neveux qu'il a d'ailleurs institués héritiers. Tous ses petits-neveux l'appelaient grand-papa.

C'est finalement au décès d'Alfred que remonte l'indivision successorale ou l'hoirie qui régit encore aujourd'hui ses descendants sous réserve des branches qui en sont sorties, soit celles d'Eugène, de Louis et de Dodo.

Enfin le nombre élevé des descendants de l'hoirie est garant de la pérennité de l'institution qui conserve, bon an mal an, l'essentiel de ses traditions.

Sources

L'essentiel des éléments de ce rappel historique provient d'un article de M. Philippe Terrier paru dans la revue historique neuchâteloise 1999 n° 4, p. 257 ss ainsi que de quelques documents personnels.

Treytel, mai 2000 / Philippe de Reynier